

bataille de Philippes. Il se noya dans la mer à la suite de la bataille d'Actium. Il avait écrit un livre *Sur la rage*, et un autre *Sur la longévité*.

ARTOT (Joseph), célèbre violoniste, né à Bruxelles en 1815, mort en 1845. Il eut une carrière aussi brillante qu'elle fut courte, et se fit applaudir comme virtuose dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique, où il avait accompagné Mme Danonera. Il excellait surtout à rendre les sentiments tendres et rêveurs, et se distinguait par une exécution hardie, une justesse d'intonation irréprochable, une belle qualité de son et une expression d'une grande pureté.

ARTOTYRISTE s. m. (ar-to-ti-ri-te — du gr. *artos*, pain; *tyros*, fromage). Hist. ecclés. Membre d'une secte chrétienne du II^e siècle, qui se servait de pain et de fromage pour la communion.

ARTUR, s. m. (ar-tru). Un des noms de l'alcayon ou martin-pêcheur.

ARTS (SOCIÉTÉ DES AMIS DES), association formée à Paris en 1791, dans le but d'aider les artistes, en leur achetant quelques-uns de leurs œuvres, au moyen de fonds provenant de souscriptions individuelles des membres de la Société, qui se forme d'ailleurs, à l'acquisition de tableaux de petite dimension, comme pouvant mieux trouver place dans les cabinets d'amateurs. Ces tableaux sont tirés au sort; les membres non favorisés en recoivent chacun une gravure; la planche est ensuite brisée. Chaque année, la Société des arts expose, dans une des salles du Louvre, les œuvres qui sont en sa possession.

ARTES (LÉGENDE D'). V. **ARTUR**.

ARTUS (Thomas), sieur d'EMBEY, littérateur, né à Paris, vivait dans le XVIII^e siècle. On lui attribue quelques ouvrages qui ont eu du succès en leur temps, entre autres : *Description de l'île des hermaphrodites*, allégorie satirique des mœurs de la cour de France.

ARTUSI (Jean-Marie), musicien italien, né à Bolzène vers le milieu du XVI^e siècle, florissant vers 1590. Savant professeur de musique, il a laissé deux ouvrages, les *Arti del contre-point réduit en tables* (1586-1589); *Des imperfections de la musique moderne*, Venise, 1600 et 1603.

ARTUSINI (Antoine), jurisconsulte et poète italien, né à Forli en 1554, mort vers 1630. On cite de lui quelques poésies répandues en divers recueils, ainsi qu'un discours prononcé à l'occasion d'une ambassade suisse auprès du pape Urbain VIII : *Oratio habita in publico consistorio ad S. D. N. Urbanum VIII, pont. opt. max., in kal. maii 1624, ad illustrissimum Helvetiorum legat.*, etc.

ARTUSINI s. m. V. **ARTISSON**.

ARTVELT (Andries Van), peintre flamand, contemporain de Rubens; nommé *Eitvoet* par Felibien, et *Afeld* par Soprani, qui le dit naïf de Hollande, et qui vante son habileté à peindre la marine et le paysage. Il travailla pendant plusieurs années à Gènes, où l'avait retenu son compatriote Cornelle de Wael, qui y jouissait d'une grande faveur. Ses tableaux sont très-rare. La galerie d'Arnhem a de lui une marine (*Effet de brise légère*), qui dénote un talent des plus remarquables. Son portrait, peint par Van Dyck, a été gravé par Bolswert, qui a reproduit également une de ses marines.

ARUANA s. m. (ar-a-na). Ichth. Nom vulgaire d'un poisson du genre chétodon, venu le type du genre dasycyle.

ARUBE s. m. (a-ru-be). Bot. Nom d'un arbrisseau qui croît au Brésil. On dit aussi qu'il est des végétaux du Brésil, qui paraissent devoir être rapportés aux genres almeïde et galipeu.

ARUDY, ch.-lieu de cant. (Basses-Pyrénées), arrond. d'Oloron; pop. aggl. 1 589 hab. — pop. tot. 1 330 hab. Carrères de marbre, église de style ogival du XVI^e siècle, belles sculptures.

ARURIAS, ARORÉE ou HAROÉRI, divinité égyptienne. V. **ARORÉE**.

ARULA, rivière de la Gaule, dans la grande Séquanais, chez les Helvètes; affluent de la rive gauche du Rhin. Aujourd'hui l'Aar, en Suisse.

ARUM s. m. (a-ro-me). Bot. Genre de plantes, type de la famille des aronées; connu aussi sous le nom de *gonet*, et dont l'espèce principale est appelée vulgairement *piéd-de-beau*.

— **Homoyme**. Arôme.

— **Encycl.** Le genre arum comprend un assez grand nombre d'espèces. La plus connue est l'*arum maculé* (*arum maculatum* de Linné), appelée vulgairement *gonet*, *piéd-de-beau*. C'est un plant vivace, à rhizome charnu, arrosté, blanchâtre, muni de racines fibreuses, fasciculées, et d'où naissent des feuilles radicales, longuement pétiolées, hastées ou sagittées, d'un beau vert, ordinairement parsemées de taches noires. Les fleurs forment par leur réunion un spadice porté sur une hampe radicale et entouré d'une spathe membranée, d'un blanc verdâtre. Les fruits sont de petites baies, formant par leur réunion une sorte d'épi serré. Cette plante est commune en Europe; elle croît dans les lieux humides et ombragés, le long des bois, des haies, des terres fertiles.

Elle fleurit de très-bonne heure, au printemps. Le rhizome (vulgairement appelé *racine*) est tuberculeux, charnu, formé en grande partie de féculé; il contient en outre, quand il est frais, un suc acide et laiteux, très-caustique et brillant. Lorsqu'on mâche un morceau de ce rhizome, on a bientôt la bouche comme en feu; il est ensuite sans doute de graves accidents, si l'on introduisit cette substance dans l'estomac. On cite des exemples d'enfants empoisonnés pour en avoir mangé. Le seul remède à ces divers accidents est l'eau, ou au moins les boissons huileuses, qu'on emploie aussi pour calmer la corrosion douloureuse de l'intérieur de la bouche. Tous les autres liquides seraient sans effet. Le principe acre, étant très-volatil, disparaît par la dessiccation. Sa causticité est aussi détruite par l'ammóniaque. La richesse du rhizome d'*arum* en matière féculente, et la facilité avec laquelle on le débarrasse de son acreté, ont dû suggérer de bonne heure l'idée de le faire entrer dans l'alimentation. En Escavonie et dans d'autres pays, on le fait cuire et sécher aussitôt après la récolte, et on le conserve comme provision d'hiver. En Suède et en Dalmatie, il sert à faire du pain. On peut en faire encore des potages, des bouillies, des galettes, etc. Le lavage de ces rhizomes a donné un amidon de bon goût, et qui, mélangé par parties égales avec la farine de froment, a fourni un pain ayant l'aspect, mais non les propriétés nutritives du pain ordinaire.

La causticité du suc de l'*arum* oblige d'employer, dans les manipulations, des ustensiles en bois. Par la fermentation ou la torréfaction, on obtient des résultats analoges. Dans son ouvrage sur les substances alimentaires, Parmentier a insisté sur le parti que l'on pourrait tirer, dans les temps de disette, de la racine de piéd-de-beau. L'amidon extrait de ces racines est propre aux usages industriels; on peut en faire de la colle, des pâtes, des pâtes et poudres cosmétiques; on lui attribue même la propriété d'adoucir, de blanchir et de lustrer la peau. Il peut donc, pour ces divers objets, remplacer l'amidon qu'on retire des céréales ou des pommes de terre, et, faisant rentrer dans la consommation la quantité de ces dernières substances que l'industrie absorbe, servir ainsi indirectement à l'augmentation des subsistances. On peut employer ce rhizome en guise de savon; il fait mousser l'eau dans laquelle on l'a écrasé. On le conserve pour cet usage, après qu'il a été coupé par tranches minces, macéré dans l'eau pendant trois semaines, broyé et séché. On se sert aussi de l'*arum* pour redonner de la force aux vins faibles, avec lesquels on peut ensuite fabriquer du vinaigre. Les propriétés médicales de cette racine sont très-énergiques; on l'emploie quelquefois comme incisive, déterminée; elle a une action purgative très-intense; mais il faut l'administrer avec beaucoup de circonspection. On l'emploie, ajoutée au miel, comme antispasmodique, et au vinaigre, comme antiscorbutique. Sa trop grande acreté fait qu'on s'en sert peu aujourd'hui. Elle entre néanmoins dans la confection de l'opiat métrélique et de la poudre d'*arum* composée. Ecrasée et appliquée à l'extérieur, elle produit le rhizome d'*arum* peut servir de vésicatoire. Dans les Deux-Sèvres et quelques autres localités, la racine d'*arum* est employée, sous le nom de *giron*, pour la nourriture des cochons. Dans le midi de l'Europe, cette espèce est remplacée par l'*arum d'Italie*, qui se distingue par ses dimensions plus grandes et par ses feuilles veinées de blanc. Elle possède à peu près les mêmes propriétés. D'autres espèces habitent les régions chaudes du globe, où on les utilise comme aliment.

ARUM (Dominique Van), jurisconsulte hollandais, né à Leuwarden en 1579, mort en 1637. Il était professeur du jurisprudence à Léna, et fut un de ceux qui commencèrent à réduire en corps de doctrine le droit public de l'Allemagne. Ses principaux ouvrages sont les suivants : *Discursus academici ad Bullam auream Caroli IV imperatoris*, 1617; *Commentar. de comitis Roman. Germ. imp.* (1630-1660).

ARUNDE s. f. (a-ron-de — du lat. *arundo*, roseau). Bot. Syn. de *roseau*.

ARUNDEL, petite ville d'Angleterre, dans le comté de Sussex; 2 350 hab. Bains de mer très-fréquentés; superbe château, autrefois forteresse redoutable, possédée aujourd'hui par les ducs de Norfolk, auxquels il confère le titre de comtes d'Arundel. Cette belle construction gothique couronne une hauteur d'où la vue s'étend jusqu'à l'île de Wight. On y admire un fort bel escalier en acajou massif, des appartements richement ornés de sculptures, une belle bibliothèque, une chapelle ornée d'une fresque imitant le relief, par Lebrun, et des vitraux représentant Salomon et le reine de Saba sous les traits du feu due et de sa femme; enfin la salle des barons, sur les vitres de laquelle l'artiste a figuré la signature de la grande chartre par Backler, et dessiné des portraits de la famille Howard.

ARUNDEL (Thomas), archevêque de Cantorbory, né en 1533, d'une famille illustre, mort en 1544. Il fut successivement évêque d'Ély, archevêque d'York, puis de Cantorbory, lord chancelier; il incurrit la disgrâce de Richard II, qui l'exila, et il contribua dans la suite à l'élévation de Henri, duc de Lancastre, qui régna sous le nom de Henri IV. A l'avé-

nement de ce prince, les besoins de l'État avaient fait songer à la ressource de biens du clergé; Arundel fut assez heureux pour faire maintenir à son ordre le privilège d'exemption des charges publiques. Il déploya un zèle ardent contre les hérétiques (jollards et wiclifites) et fit brûler un certain nombre de ces malheureux. Ce prélat passe pour le premier qui ait interdit de traduire les Ecritures en langue vulgaire.

ARUNDEL (Thomas Howard, comte d'), maréchal d'Angleterre, né vers 1580, mort à Padoue en 1646, se rendit célèbre par la protection éclairée qu'il accorda aux artistes et aux savants autant que par ses propres connaissances et son goût pour les recherches d'antiquités. C'est à lui que les Anglais doivent l'honneur d'avoir possédé la première grande collection qui ait été formée par un simple particulier. En effet, le comte Thomas d'Arundel fut le premier qui montra à l'Angleterre les statues de Rome et d'Athènes. Il dépensa des sommes considérables pour se procurer des monuments de l'art antique; il voyagea dans des recherches en Orient et en Italie. T. Pett, qui brava toutes les fatigues et tous les dangers pour satisfaire la passion du noble comte, en Angleterre, et y emporta les célèbres marbres de Paros, connus depuis sous le nom de marbres d'Arundel (V. l'article suivant.) Le comte n'aimait pas moins la peinture que les antiquités; il avait un goût parfait pour le talent d'Hoëm, dont il remit un grand nombre de tableaux et de dessins. Il acheta aussi du peintre flamand Henri Van der Borcht une collection de tableaux et de médailles. Les principaux artistes de l'époque du plus grand développement de la peinture, Rembrandt, Rubens, Van Dyck, Van der Meulen, se firent son portrait ainsi que ceux de sa femme et de ses enfants. Ce fut lui qui découvrit le génie du grand architecte Inigo Jones, et qui, par ses conseils, le fit venir en Angleterre, nommé Hollar. Il chargea celui-ci de recueillir par la gravure les principaux chefs-d'œuvre antiques dont il avait orné les galeries et les jardins de son palais. Cette collection comprenait cent cinquante statues, bustes, deux cent cinquante marbres, avec inscriptions et bas-reliefs, un grand nombre de tombeaux et de fragments, des vases, des médailles, des camées et des pierres gravées d'un grand nombre de genres, et un grand nombre de tableaux qui éclatèrent en Angleterre, et Arundel transporta ces richesses à Anvers et mourut peu après à Padoue. Sa collection passa en grande partie entre les mains de son frère, sir Thomas, vicomte de Arundel, d'où vintient les ducs de Norfolk; mais celle-ci tarda pas à être dispersée. A la fin du XVIII^e siècle et pendant le siècle dernier, dit M. Thiébaut, les débris de la collection d'Arundel furent considérés comme des reliques, et on s'en servait comme de celles des saints; on en a beaucoup fabriqué. Aujourd'hui le souvenir de cette collection ne vit guère que dans la mémoire des curieux; les marchands n'en parlent plus; c'est à peine si, de loin en loin, on retrouve la marque du possesseur, une petite étoile, sur quelques tessins.

ARUNDEL (MARBRÉS D'), tables antiques, gravées en caractères grecs. Ces marbres ont été trouvés à Paros au XVI^e siècle, et ont pris le nom du célèbre comte d'Arundel, qui les a fait connaître à l'Europe. Saussure, qui les a de fait connaître à Smyrne, les avait découverts et achetés au prix de 50 louis; mais les vendeurs trouvèrent un prétexte pour différer l'embarquement des marbres jusqu'à ce qu'ils tombèrent entre les mains de Thomas d'Arundel, qui avait été envoyé dans le Levant par le comte d'Arundel pour y acquiescer les plus rares morceaux d'antiquité, et furent apportés en Angleterre en 1627. Lord Arundel les fit appliquer sur les murs de son hôtel, et chargea Jean Selden de les déchiffrer. Ce savant les publia en 1629 avec une traduction latine et un commentaire, sous ce titre : *Marmorum Arundelliana, sive sacra graecae linguae, ex venetis prisca Orientis gloria ruderribus, auspiciis et impensis Thomae, Comitum Arundelliana*, etc. (Londres, in-4°). En 1667, lord Howard, depuis duc de Norfolk, petit-fils du comte d'Arundel, fit don à l'université d'Oxford de tous ses marbres écrits, qui, depuis cette époque, ont été fréquemment désignés sous le nom de *marbres d'Oxford*. Humfrey Pridmore les publia de nouveau en 1676, avec un commentaire, auquel il ajouta les observations de Selden et de Thomas Lydiat (*Marmorum Ozoniensis, ex Arundelliana, Seldeniensis, aliisque confata*; Oxford, in-8°). Cette édition a été réimprimée par Richard Chandler, publieur à Oxford en 1763, et intitulée : *Marmorum Ozoniensis* (in-8°). La *Chronique dite de Paros*, qui forme la partie la plus importante de ces précieux monuments épigraphiques, a été traduite par Scipion Mazois, Lenglét-Dufrenoy, le docteur Playfair et M. Robinson; elle présente la chronologie de soixante-dix-neuf des plus belles époques de l'histoire grecque, de précieux monuments épigraphiques, a été traduite par Astynax, archevêque de Paris, et par Astynax, archevêque de Paris, c'est-à-dire depuis l'an 1522 avant J.-C., date de la fondation d'A-

thènes, jusqu'à près de 250 ans avant l'ère chrétienne. Parmi les grands événements qui y sont relatés, on remarque : l'institution de l'aropage, sous le règne de Cranaüs; l'établissement des amphitryons; la fondation de Thèbes par Cadmus; l'arrivée des colonies égyptiennes; l'institution des Panathénées, des mystères d'Éleusis, des jeux olympiques, des fêtes célébrées sous le nom de Lyces, des jeux de la forêt de Némée, des jeux isthmiques; le siège et la prise de Troie; la fondation de Salamine, dans l'île de Chypre, d'Éphèse, Glazomène, de Potos, de Lebhos, de Phocée, de Samos, de Chio, etc.; la création des archontes; l'invention des poids et mesures par l'Argien Phidon; de certains noms de musique par Thersandre, de la comédie par Sissaron et Bolon, de la tragédie par Thespis; le règne de Pisistrate; l'assassinat d'Hipparque par Harmodios et Aristogiton; les batailles de Marathon, de Salamine, de Platée; la naissance d'Alexandre le Grand, etc. Cette chronique donne en outre l'âge des principaux écrivains qui ont illustré la Grèce, Homère, Hésiode, Simonide, Eschyle, Xénophane, Sophocle, Euripide, Philoxène, Aristarche, Aristote, etc.

ARUNDEL (Guillaume Howard d'), comte de Stafford, duc précédent. V. **STAFFORD**.

ARUNDINACÉ, ÉE adj. (a-ron-di-na-sé — du lat. *arundo*, roseau). Bot. Qui croît sur, ou dans les roseaux. Il qui ressemble à l'arundo ou roseau.

— s. f. pl. Tribu de plantes de la famille des graminées, ayant pour type le genre *arundo*, roseau.

ARUNDIRARE s. f. (a-ron-di-na-é — du lat. *arundo*, roseau). Bot. Genre de plantes de la famille des graminées, tribu des avoines, formé aux dépens des arundes ou roseaux, et renfermant trois espèces, qui croissent dans l'Inde et en Amérique.

ARUNDIRÉ s. f. (a-ron-di-ne — du lat. *arundo*, roseau). Bot. Genre de plantes de la famille des orchidées, tribu des épiphytes, renfermant quatre espèces, qui croissent aux Indes orientales.

ARUNDELINELLE s. f. (a-ron-di-nè — du lat. *arundo*, roseau). Bot. Genre de graminées, formé aux dépens du genre ischemon, et qui n'a pas été adopté.

ARUNS, frère de Tarquin le Superbe, époux Tullie, fille de Servius Tullius. Cette femme ambitieuse et cruelle se délivra de son époux par un crime, et s'unir ensuite à son beau-frère Tarquin, qui de son côté avait épousé sa sœur comme (498 av. J.-C.).

ARUNS, fils de Tarquin le Superbe, partagea l'exil de toute sa famille; s'étant rencontré dans un combat avec Brutus, ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec tant de fureur, qu'ils se percutèrent mutuellement (509 av. J.-C.).

ARUNS ou ARONCE, historien romain, vivait vers le milieu du III^e siècle avant l'ère chrétienne. Il imita Saluste et écrivit une histoire de la guerre punique, dont il n'est rien resté, sur quelques tessins.

ARUPINUM, nom latin d'Auersberg.

ARURA s. m. (a-ru-ra). Métrol. Mesure de superficie des Grecs, équivalant à environ 2 ares, 37.

ARUSIANUS MESSIUS, grammairien romain des derniers temps de l'empire. Il est connu par un ouvrage intitulé *Quadrages* ou sonnets de lettres, dans lequel il a rangé les lettres par ordre alphabétique des exemples d'éloquence choisis dans les quatre auteurs suivants : Terence, Virgile, Salluste et Cicéron. D'autres attribuent ce recueil à Cornelius Fronton.

ARUSPICATION s. f. (a-ru-spi-ka-si-on — du lat. *aruspex*, aruspice, aruspice). Antiq. rom. Science des aruspices, divination par l'inspection des entrailles : *C'est principalement au moment d'entreprendre une guerre ou d'aller faire une expédition que l'on se servait de l'aruspice* (Dezobry.) Cette science, et d'autres ont nommé l'*aruspisme* (en latin *aruspicium*), avait été importée à Rome de l'Etrurie.

ARUSPICATION adj. (a-ru-spi-ka-to-riè — rad. *aruspice*). Qui appartient aux aruspices : *Cette science, appelée proprement ARUSPICATION, n'exige ni moins d'habitude, ni moins d'étude que l'auguration* (Dezobry.) Ce néologisme, qui a évidemment la prétention de traduire un mot latin, est mal formé. Il eût fallu dire la science *aruspice*, l'*aruspice*, comme les latins disaient *ars aruspica*; *aruspicatione* est du reste très-peu usité.

ARUSPICE s. m. (a-ru-spi-ce — lat. *aruspex*, même sens. V. plus bas). Antiq. rom. Prêtre dont les fonctions consistaient à examiner, à l'aide, les entrailles des victimes, pour en tirer des présages; *La religion des païens était fondée sur les réponses des oracles et des aruspices* (Machias). L'*aruspice* devait consulter la sibylle de Cumès. (Chateaub.) *La statue d'Horatius Cocles ayant été frappée de la foudre, on fit venir les ARUSPICES*. (Michelet.)

— **Par compar.** *Le médecin, ce terrible ARUSPICE, dit en se allant : Vous ne le sauvez que par miracle*. (Balz.)

Encycl. L'éthymologie du mot *aruspice*, que les Latins employaient avec un *h*, *haruspice*, a été diversement expliquée par plusieurs auteurs. Du reste, l'orthographe de ce mot

n'était pas fixée d'une manière stable; on trouve successivement les variantes *haruspex*, *aruspex*, *aruspice*, etc.. Servius rejette l'opinion qui veut qu'on ait eu pour origine une forme aspirée de *ara*, autel, parce que, dit-il, *l'a* est long dans le premier mot, et bref dans le second; lui-même il croit que *haruspex* et *harlotus*, devin, dérivent tous deux de *hara*, nom d'une espèce d'oiseau; mais cette hypothèse n'est pas plus vraisemblable, car *hara* n'a jamais été un oiseau, mais un poulailler, et ce serait d'ailleurs prêter aux aruspices les fonctions des augures (V. ce mot), dont ils étaient bien distincts. Quelques étymologistes ont pensé, mais sans raison plausible, au mot étrusque *haru*, saint. M. Kuhn propose une étymologie qui paraît beaucoup plus rationnelle, d'abord parce qu'elle est conforme aux lois de la filiation des langues indo-européennes, ensuite parce qu'elle caractérise parfaitement les fonctions des aruspices. Le savant professeur allemand voit dans *hara* tout simplement une modification du mot *hira*, intention (proprement *jejuer*, du grec *hieros*, consacré), qui est devenu, dans le mot *hara*, pour *hira*, et de *haru*, composé de *hara*, pour *hira*, et de *spez* (*specio*, voir), signifie donc littéralement celui qui examine les entrailles des victimes.

Les aruspices étaient une classe de prêtres romains dont la principale occupation consistait, comme nous l'avons dit, à examiner les entrailles des victimes offertes en sacrifice, et, après ces observations, à prédire les événements futurs. Les aruspices accordaient une grande importance à la manière dont la victime s'approchait de l'autel; ils examinaient, dont son sang coulait; puis ils inspectaient attentivement les entrailles de l'animal, son cœur, sa langue, son fiel, sa rate, et principalement son foie. Les aruspices étaient également chargés de lire dans les entrailles des différents phénomènes météorologiques; c'étaient eux qui devaient interpréter les tremblements de terre, les éclairs, les éclipse, etc., en un mot, tous les événements suraffectés du genre de ceux que contient le *Libellus prodigiis* de Julius Obsequens.

Les trois premiers aruspices furent établis par Romulus, et, peu à peu, ils s'accrurent au point de constituer un véritable ordre; cette science était nommée *haruspicia*. Cette institution était d'origine étrusque; à Rome, elle s'apprendait Cicéron; les riches familles romaines avaient coutume d'envoyer pendant quelque temps leurs enfants en Etrurie, pour y être instruits dans cette science (Niebuhr), et beaucoup de ces enfants, après avoir prononcé la profession d'aruspice. Les interprétations des aruspices étaient analogues à celles des augures, mais elles n'étaient pas aussi importantes; et n'avaient pas le caractère politique que possédaient ces derniers; cependant, le sénat soumettait quelquefois aux aruspices certaines questions, et exerçait souvent une pression sur leurs réponses. Les particuliers avaient l'habitude de faire appeler des aruspices lorsqu'il s'agit de lire dans les entrailles d'un événement extraordinaire. Les aruspices formaient à Rome une corporation spéciale ou un collège, dont le chef portait le titre de *magister aruspice*, *aruspice* suprême, ou de *magister publicus*, magistrat public, et les autres, les derniers années de la république, le prestige des aruspices avait perdu beaucoup de sa puissance primitive, et les gens doués d'une éducation libérale ajoutaient peu de foi à leurs prédictions. Cette tendance à l'incrédulité, qui se manifesta chez Cicéron, qui tourne en ridicule les prétentions des aruspices à connaître l'avenir, et c'est des aruspices que parle Caton en disant que l'un ne pouvait pas rencontrer l'autre sans éclater de rire. L'empereur Claude, comme on le voit dans les *Annales* de Tacite, essaya de ressusciter cette institution, et fit publier par le sénat un décret à cet effet, mais cette tentative paraît avoir eu peu de succès.

Aruspices (DISCOURS SUR LA RÉPONSE DES), harangue de Cicéron, prononcée l'an de Rome 697, sous le consulat de Lentulus Marcellinus et de Philippe. Quelque temps après le retour de Cicéron, différents répandirent répandirent dans Rome, d'une manière qui se regardait l'orient, se tourna tout à coup vers le nord. Un loup entra dans la ville. Plusieurs citoyens furent frappés de la foudre. Des bruits souterrains et des cliquetis d'armes se firent entendre aux portes de Rome. Il n'en fallait pas davantage pour effrayer un peuple superstitieux. Le sénat consulta les aruspices. Ils répondirent que les jeux publics avaient été négligés; qu'on avait massacrés des animaux sacrés, violé la foi des serments, profané les lieux saints et les mystères; que les dieux irrités annonçaient à Rome les maux qu'allait attirer du ciel; qu'il n'était appaisé par de justes expiations, les provinces tombaient au pouvoir d'un seul, les armées de la République seraient détruites, et la ville même serait bâchée d'une ruine irréparable. La haine de Cicéron ne laissait échapper rien de ce qui pouvait nuire à Cicéron; il ouvrit le poulailler et soutint que Cicéron seul est désigné par la voix du ciel; que ces lieux sacrés dont parlent les aruspices ne peuvent être que le terrain de sa maison, qui avait été consacré

à la Liberté, et sur lequel il fait rebâtir une nouvelle demeure; puis, le nommant l'oppresser, le tyran de la République, il le dévota comme une forme aspirée de *ara*, autel, parce que, dit-il, *l'a* est long dans le premier mot, et bref dans le second; lui-même il croit que *haruspex* et *harlotus*, devin, dérivent tous deux de *hara*, nom d'une espèce d'oiseau; mais cette hypothèse n'est pas plus vraisemblable, car *hara* n'a jamais été un oiseau, mais un poulailler, et ce serait d'ailleurs prêter aux aruspices les fonctions des augures (V. ce mot), dont ils étaient bien distincts. Quelques étymologistes ont pensé, mais sans raison plausible, au mot étrusque *haru*, saint. M. Kuhn propose une étymologie qui paraît beaucoup plus rationnelle, d'abord parce qu'elle est conforme aux lois de la filiation des langues indo-européennes, ensuite parce qu'elle caractérise parfaitement les fonctions des aruspices. Le savant professeur allemand voit dans *hara* tout simplement une modification du mot *hira*, intention (proprement *jejuer*, du grec *hieros*, consacré), qui est devenu, dans le mot *hara*, pour *hira*, et de *haru*, composé de *hara*, pour *hira*, et de *spez* (*specio*, voir), signifie donc littéralement celui qui examine les entrailles des victimes.

ARUSPICINE s. f. (a-ru-spi-si-nè — du lat. *aruspex*, aruspice). Antiq. rom. Science des aruspices.

ARVA, comitat de Hongrie compris entre la Gallicie au N., au N.-E. et à l'E., et les comitats de Liptau et de Trenczen au S. et à l'O.; les habitants, au nombre de 104,000, sont presque tous Slaves. Climat froid, peu fertile; le sol est fertile; le principal produit est le blé. On y a un bourg de Hongrie dans le comitat de même nom.

ARVA, petite rivière de Hongrie, prend sa source dans les Karpathes, arrose Arva et le comitat de même nom et se jette dans la Vaag, après un cours de 30 kilom.

Arvals ou **ARVALS** (CULT DES FRÈRES), le plus ancien monument de la langue latine, telle qu'elle se parlait autrefois que le mélange des dialectes italiques se fut opéré. Ce chant remonte au temps de Romulus. Suivant Varron, on appelait frères arvals, chez les Romains, un collège de douze prêtres qui étaient chargés de la célébration de l'*ambrosale sacrum*, sorte de cérémonie religieuse pendant laquelle, au commencement de chaque printemps, on promène à travers les champs une truie pleine, symbole de fécondité, pour appeler sur la campagne la protection des dieux et des déesses rustiques. On croit que le collège des frères arvals fut institué par Romulus en l'honneur de sa mère nourricière Aca Larentia; les autres prêtres de ce collège, qui ne disparaissent qu'avec les derniers débris du paganisme. Il n'est pas invraisemblable de dire que cette fête païenne a donné naissance à celle qui s'appelle l'*Église romaine* célèbre sous le nom de *Fraternité* et pendant laquelle on appelle la bénédiction du ciel sur les champs et la campagne.

Voici la formule d'une des antiques prières des frères arvals, telle qu'elle a été conservée par Caton : *Mars pater, te precor, quoque ut sis volens propitius mihi, domo familiae nostrae, quojus rei ergo augur, terram, fundumque meum suavitervia circumagi jussu uti morbos visis invisos que, viduertiorem vastitudoque deserta, intemperantibusque prohibitis, defensas, aversinnesque...* dussique bonam salutem valetudinemque mihi, domo, familiae nostrae.

Voici maintenant la vieille chanson des frères arvals, telle qu'elle est conservée sur les tablettes de marbre datant du règne d'Héliogabale :

Enos Lares juvate, Neve luere Marnar sins incurere in piores. Sator freres Mars limen sal, staerber Seminus alterni adovipit conctos. Enos, Marnor, juvato Triompe!

Chaque vers se répétait trois fois et l'exclamation finale cinq fois.

— **Encycl.** Grotefend explique le chant de cette manière : Enos, Lares, juvate! Neve luem, Mars, Sinas incurere infiores: Sator freres, Mars, lumen salis sta (siste) freres! Semones Alterni adovipit conctos! En! nos, Mars, juvato! Triompe!

Hermann la lit autrement : Nos, Lares, juvate; neve luem, Marnur, sinas incurere in plures. Sator freres, Mars : limen salis, sta, verve, Semones alterni jam duo capit conctos. Nos, Marnur, juvato! Triompe!

Non content de vaincre la difficulté de la reconstitution du texte, quelques archéologues y ont joint celle de le scanner en vers. Voici l'essai de Galvani, qui voit des vers saturnins :

En, Nos, Lares, juvate
Neve luem amaran
Sinus incurere in flores;
Sator freriarum, Mars
Semones alterni
Advocamus conctos;
En, nos, Marnur, juvato
Triompe, triompe!

Le Marnur qui était cité dans l'interprétation d'Hermann était l'artiste qui avait fabri-

qué les *ancilia*, boucliers sacrés; il exigea, comme récompense, que son nom fut prononcé à la fin des chants des prêtres. Le chant des frères arvals était gravé sur une table de marbre qui date de l'empereur Héliogabale, et dans lequel on a pu se retrouver le nom à Rome en 1778, en creusant les fondations de Saint-Pierre. On voit aujourd'hui au Vatican. On ne sait à quel rythme rapporter les vers qui composent cet hymne; on y remarque seulement la fréquence de l'hième et du trochée. Au reste, il ne faut pas nous étonner si les érudits sont si peu d'accord sur leur interprétation, puisqu'ils étaient déjà devenus intelligibles pour les Romains du temps d'Horace.

ARVBS s. m. (ar-vè — du lat. *arvum*, champ). Vieux mot qui signifiait Place vague, propre à bâtir, et principalement champ inculte.

ARVE, rivière du département de la Haute-Savoie, prend sa source au col de Balme, traverse la vallée de Chamouny et se jette dans le Rhône, près de Genève; cours 100 kilom.

ARVERNE s. et adj. (ar-vè-rne — du lat. *Arvernus*; formé de *Arvernia*, l'Arvernie, aujourd'hui l'Auvergne). Géogr. anc. Habitant de l'Arvernie; qui appartient à l'Arvernie ou à ses habitants : *Selon Strabon, lorsque les Gaulois, d'autres font originairement l'ouest de l'Asie, et cette dernière opinion paraît conforme aux prétentions des Arvernes eux-mêmes, qui se disent descendants des Troyens, ainsi que l'atteste Lucain dans sa Pharsale*.

Arvernique aut. *Latios se fingere fratres Sanguine ab itlico populi*.

Quoi qu'il en soit, ce peuple, longtemps avant la conquête romaine, s'était placé au premier rang parmi les habitants de la Gaule Celtique. Dès le VII^e siècle avant l'ère chrétienne, les Arvernes formaient déjà un corps considérable; sous la conduite de Belovèse et de Sigovèse, nouveaux d'Ambricat, roi de toutes les Gaules, ils concoururent à former ces nombreuses colonies de Gaulois qui fondèrent des établissements dans la Lombardie, la Bohême, la Frise et la Westphalie, et plus tard ils ne furent sans doute que les premiers de la prise de Rome. Au III^e siècle av. J.-C., ils fournirent un corps de troupes et des subsides à Asdrubal, lorsque ce général carthaginois marcha en Italie au secours d'Annibal, son frère. Leur domination s'étendit jusqu'en Espagne; selon Strabon, depuis la Loire au N. jusqu'au territoire de Marseille et les Pyrénées au S., et depuis l'Océan à l'O. jusqu'au Rhin à l'E. Cette grande puissance excita la jalousie des Eduens; ces derniers, qui se vantaient d'être bienôt en hostile ouverte, amena sur le terrain de la lutte les Romains, appelés par les Eduens, et qui avaient à venger les anciennes injures et les défaites que leur avaient fait éprouver les Gaulois. Pour repousser les envahissements de Rome, les Arvernes provoquèrent et formèrent une grande ligue qui prit le nom de *ligue arverne*. Bituit, leur roi

